maître humble, il y a le village de Fenouille dont Dieu semble s'être totalement retiré et où seul le curé continue de monter la garde, vainement, semble-t-il. En réalité les deux thèmes n'en font qu'un, métaphysiquement et littérairement, et leur union profonde est indispensable à l'économie du roman. Car Monsieur Ouine, l'être absolument négatif, que nous ne voyons jamais directement mais seulement par les yeux des autres ou à travers ses propres propos, lesquels le dérobent plus sûrement que ne ferait le silence, pourrait ne pas révéler toute sa nocivité si Bernanos n'avait campé en face de lui le village maudit où le Mal éclate de la façon la plus objective, comme répondant au mal intangible, invisible que Ouine porte en lui. Et le meurtre du petit vacher, à la fois point de départ de l'intrigue romanesque et signal donné à l'*épiphaneia* de Satan dans le monde des hommes, est le lien, mystique plus que causal, entre les deux mondes, le Château et le Village, Monsieur Ouine et Fenouille ; par lui se rejoignent le Mal comme puissance et négativité pure et le Mal en acte. Le spectacle du village, où tout est étalé au grand jour nous éclaire la nature profonde de Ouine comme n'aurait pu le faire une analyse psychologique, impuissante par définition à saisir le *rien*.

Cette unité secrète du livre, unité de reflet, de symétrie plus encore que de convergence (Fenouille étant comme le miroir d'où surgit le vrai visage de Monsieur Ouine), Bernanos n'avait pas réussi à la donner à ses romans précédents, qui nous offrent d'une part des personnages qui incarnent le Mal mais demeurent presque toujours caricaturaux (le peu convaincant Antoine de Saint-Marin dans *Sous le Soleil de Satan*, le médiocre Pernichon de *l'Imposture*, le psychanalyste de *la Joie*, même l'abbé Cénabre lorsqu'il est vu du dehors) et d'autre part le Diable en personne qui vient se surajouter à eux, comme si l'auteur se rendait obscurément compte qu'il n'a pas réussi à l'incarner avec assez de force dans les créatures qu'il sait mauvaises, et qu'il lui faut recourir au surnaturel pour communiquer au lecteur sa vision avec la même intensité qu'elle a pour lui. Avec *Monsieur Ouine* les deux éléments sont enfin fondus, et nous avons avec le héros éponyme du roman un être concret, vivant, réel, qui est en même temps le Mal. Aussi le roman est-il porté tout entier par un rythme unique, qui diffère profondément des alternances violentes, des brusques ruptures, des embardées de *Sous le Soleil de Satan :* un coup de rame d'un côté (et c'est le prologue, l'histoire de Monchette) un coup de rame de l'autre côté : les débuts du curé de Lumbres ; et puis nouvelles séries d'oscillations, de la « tentation du désespoir » au suicide de Mouchette et au quasi-miracle